

## Une origine si lointaine

André Alexis, *Enfance*, traduit de l'anglais par Emile Martel, Fides, 1998, 284 p.

Maryse Barbance

Volume 41, Number 2 (242), April 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60672ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Barbance, M. (1999). Review of [Une origine si lointaine / André Alexis, *Enfance*, traduit de l'anglais par Emile Martel, Fides, 1998, 284 p.] *Liberté*, 41(2), 125–128.

# Lire en traduction

MARYSE BARBANCE

## UNE ORIGINE SI LOINTAINE

*André Alexis, **Enfance**, traduit de l'anglais par Émile Martel, Fides, 1998, 284 p.*

« Après tout, je viens de quelque part », écrit le narrateur aux dernières lignes de son récit. Remarque qui paraîtrait anodine si elle n'exprimait le motif du roman. Car *Enfance* c'est sans doute cela, une façon de reconstituer à travers les souvenirs, par le cumul et la comparaison de versions divergentes et l'examen studieux d'éléments hétéroclites (événements, sentiments, objets), l'histoire d'une enfance, et surtout d'une origine, qui se donne en négatif, comme la forme absente d'un moule, moule dans lequel le narrateur, aujourd'hui, s'efforcerait de couler des mots pour tenter de saisir ce qui a été.

Cette forme, autant le dire, il ne la retrouve pas, pas plus que nous, lecteur, car le temps a fait son œuvre et ce qui a eu lieu, l'histoire en l'occurrence, appartient à tous et à chacun qui la font et la défont au fil de leur imaginaire, de ce qu'ils ont pensé, aimé, désiré, voulu croire, ne pas voir, ne pas entendre, se donner l'illusion d'avoir vécu, etc. Le narrateur quant à lui, n'est qu'un parmi d'autres qui tente de construire *une* version possible.

Pas d'homogénéité donc, ni de linéarité dans la forme du roman où se mêlent les emplois du temps minuté que le narrateur s'impose, des descriptions de personnages et

des commentaires sur les événements vécus, voire la reconstitution d'un moment particulier, telle la mort du grand-père, à partir de fragments divers émanant de la voisine, de la grand-mère. Une reconstitution qui appelle à son tour un nouveau commentaire : le grand-père est mort par un jour ensoleillé, « donnée étrange venue de madame Schwartz. J'en conclus que la vision de mon grand-père n'a pas été diminuée par un phénomène naturel », etc. Ainsi les précisions ne font-elles qu'appeler d'autres questions, susciter de nouvelles interprétations... De même, l'ordre que s'impose le narrateur évoque plutôt le désordre intérieur, un profond désarroi : « Mon premier horaire est un acte de désespoir (...) Je passais par une de mes périodes. J'étais désorienté et fatigué. Je venais de passer trois jours à contempler la fenêtre sale d'un sous-sol. » Et que dire des notes de bas de page, qui, comme en un ouvrage scientifique, ajoutent, en marge de l'histoire, toujours d'autres, toujours plus d'éléments — pour circonscrire le réel ?

Mais précisément, dans *Enfance*, ce que d'aucuns appellent le réel ne cesse de se dérober, et plus se multiplient les tentatives pour le cerner (listes, commentaires, marges, notes) en à-côté du récit, plus il échappe. La liste de choses perdues nous en donne peut-être la raison, qui, comme dans une métaphore de l'ensemble du texte, dit bien la butée à laquelle se heurtent les mots et le travail d'écriture : ce qui a été perdu l'a bel et bien été — quelque liste qu'on en dresse, quoi qu'on en dise...

L'hétérogénéité de la forme fait écho à la division intérieure des personnages, peu sûrs d'eux, souvent habités par la peur, jurant, buvant, volant, avec modération pourtant, pour vivre, simplement. Que l'on pense à la grand-mère, ancienne institutrice qui n'aime guère les enfants (!), portée sur le vin de pissenlit et la poésie de Lampman, qui frappait « un peu fort avec sa cuiller en bois », mais dont le narrateur note qu'elle « (le) nourris-

sait, (lui) accordait une sorte de foyer, faisait ce qu'elle pouvait pour (lui) dans ses moments de lucidité et n'a jamais rien commis d'irréparable dans ses moments d'abandon ». Son caractère acariâtre n'en fait pas une marâtre détestable. Et que dire de la mère, fréquentant des hommes qui la méprisent, voire la battent ? C'est d'ailleurs avec l'un d'eux qu'elle revient chercher Thomas, âgé d'une dizaine d'années, lors du décès de sa grand-mère. « J'étais, note le narrateur, avec deux étrangers, sur la banquette arrière d'une voiture qui sentait la cigarette ; et comme j'étais avec des étrangers, chaque détail matériel était important pour définir ma place. » Difficile en effet de trouver sa place au milieu d'adultes dont les places sont aussi imprécises. Que dire enfin de celui qui deviendra presque le beau-père de Thomas, intellectuel excentrique rêvant d'écrire une encyclopédie, recherchant la compagnie de travestis ? La sexualité fait d'ailleurs irruption dès le début du roman lorsque, jeune encore, Thomas et un ami découvrent des « revues "pour hommes" », dont deux « laissaient perplexes », mettant en scène de la zoophilie ainsi que des hommes et des femmes nus « qui se brûlaient les uns les autres ». Mais de tels moments non plus ne suscitent pas de réactions outrancières : c'est que nous sommes dans la vie ordinaire d'un petit village, et les enfants, avec tout leur bon sens, concluent : « Nous avons trouvé que ces deux revues étaient trop exagérées pour les garder, alors nous les avons laissées à leur place »...

Un tel roman pose la question de l'humain sous ses multiples facettes, et d'éventuelles normalité et moralité. Nous sommes loin d'un milieu où chacun saurait qui il est, épouserait son rôle avec aisance, souscrirait à ce qui est bien, bon, beau — un tel milieu existe-t-il ? ! Non, nous sommes là dans le simplement humain avec ses vicissitudes, ses fragilités, ses incapacités. Ce que racontent les personnages est du même ordre : leurs versions des



choses s'additionnent et se chevauchent, se recourent parfois, se contredisent souvent. Pas d'histoire qui s'esquisserait d'un trait de plume, à l'aune d'un savoir sûr de lui à propos de soi ou des siens. Plutôt du décousu, des défaites, de la divergence.

De ce travail de *disruption* naît un livre d'une étonnante lucidité tant il touche juste la fragilité des êtres, la façon tout imaginaire dont ces derniers construisent leurs vies, se débattent avec leurs manquements, leurs limites, voire leur méchanceté, vues à travers le regard d'un enfant. Un enfant qui vient bien de quelque part, mais d'un lieu évanescent, tout comme son origine, noire, qui se dessine en filigrane, pas tout à fait oubliée mais lointaine, si lointaine. Quant au père...

Un livre sur l'obsession de l'origine, délicat et teinté d'humour, original.